

# LE BONHEUR

Sujet : Y a-t-il un devoir d'être heureux ?

**Bonheur**, état de satisfaction complète. Notion fondamentale de l'**eudémonisme** et caractérisant l'état du sage dont l'activité est conforme à l'ordre raisonnable du **cosmos** qui l'intègre et trouve son accomplissement dans la contemplation (**Aristote, Epicure, Stoïciens**).

Il est vrai que cette confusion était inhérente à la philosophie antique et à la philosophie moderne jusqu'à **Kant**. « Le but que l'on se propose dans les écoles de philosophie ancienne, écrit **Brochard**, aussi bien dans l'école stoïcienne que dans celle d'**Epicure** ou de **Platon**, c'est d'atteindre à la vie heureuse [...]».

Le bonheur, selon Platon, est atteint par la recherche de la justice intérieure : le juste peut être méconnu et même supplicié, il n'en jouira pas moins du bonheur.

Aristote fait du bonheur la fin et le souverain bien de l'homme, car agir selon sa nature est vertu, la vertu consistant pour chaque être à remplir la fonction qui lui est propre et, dans cet accomplissement, qui est pour l'homme la vie contemplative, il trouve la joie la plus élevée.

Epicure lui-même, s'il pose crûment que « le plaisir du ventre est la racine de tout bien », ne se dissimule pas que certains plaisirs sont à éviter comme générateurs de douleurs, et il est conduit ainsi à prôner une vie très tempérante, faites de plaisirs simples, générateurs d'autres plaisirs, car l'essentiel, en fin de compte, est « de ne pas souffrir dans son corps et de ne pas être troublé dans son âme ». Ce qui est la véritable félicité.

C'est sans doute chez les stoïciens qu'apparaît le plus nettement cette idée que le bonheur est le devoir. La liberté de l'âme ne peut être forcée, elle échappe au pouvoir des choses et des hommes, et même des dieux. La volonté, qui n'en est qu'un autre nom, porte en elle tout bien et tout mal. A son égard, les objets extérieurs, comme les actions extérieures, ne sont ni bons ni mauvais, à la condition de bien distinguer ce qui dépend de nous, à savoir le jugement, et ce qui n'en dépend pas, c'est-à-dire tout le reste. Supprimer tout désir et toute aversion pour ce qui est extérieur, tel est le secret de la sagesse et du bonheur, car, dès lors, rien ne peut nous atteindre. Le stoïcien laisse ainsi toute la place à la volonté. Or, si le bien ne réside que dans la volonté, le mal n'existe pas dans le monde et les dieux ne doivent pas être accusés mais aimés.

Les métaphysiciens de l'époque classique ne s'expriment guère autrement. Descartes, très proche du stoïcisme, pose comme règle de sa **morale par provision**, qu'il vaut mieux changer ses désirs que l'ordre du monde et, dans ses « **Lettres à Elisabeth** », il distingue entre l'**heur**, « qui ne dépend que des choses qui sont hors de nous » et la **béatitude**, qui consiste « en un parfait contentement d'esprit et une satisfaction intérieure que n'ont pas ordinairement ceux qui sont les plus favorisés de la fortune, et que les sages acquièrent sans elle ».

Malebranche écrit que « les devoirs que chacun se doit à soi-même peuvent se réduire en général à travailler à notre bonheur et à notre perfection », le bonheur résidant dans « la jouissance de plaisirs capables de contenter un esprit fait pour le souverain bien ».

Leibniz considère que « la nature a mis dans tous les hommes l'envie d'être heureux » et que cette tendance innée coïncide avec l'inclination vers le bien. On connaît enfin la célèbre proposition de Spinoza : « La béatitude n'est pas la récompense de la vertu, c'est la vertu elle-même » ; conception du bonheur qui n'a rien d'empirique, car il s'agit de cet idéal du sage qui a réalisé son essence. « La béatitude ne consiste en rien d'autre qu'en l'amour intellectuel de Dieu ».

C'est avec le **christianisme** qu'est apparue la distinction, voire l'opposition, entre la vertu et le bonheur, du moins le bonheur terrestre. Pour Pascal, malgré les misères de la vie humaine, l'homme « veut être heureux, et ne veut qu'être heureux, et ne peut ne vouloir pas l'être », mais c'est illusion de croire qu'il peut « être réjoui par le divertissement », car le bonheur « vient d'ailleurs et de dehors, et, ainsi, il est dépendant, et, partant, sujet à être troublé par mille accidents, qui font les afflictions inévitables ».

Mais, Kant a fondamentalement dissocié du bonheur la moralité. Il commence par reconnaître que le bonheur est une fin réelle visée effectivement par tous les hommes en vertu nécessité naturelle, parce qu'ils ont une sensibilité, c'est-à-dire des inclinations qui aspirent à se satisfaire. Pour l'atteindre, la raison intervient pour le choix des moyens qui doivent nous conduire à notre plus grand bien-être.

Enfin, si pour soi, c'est un devoir d'être heureux, « c'est un devoir aussi envers les autres », car le bonheur est généreux. L'homme heureux donne plus qu'il ne reçoit et « ce que nous pouvons faire mieux pour ceux qui nous aiment, c'est encore d'être heureux ».